

Discours pour la cérémonie à Schömburg, 19 mai 2019.

Salutations : à préciser

Le point commun de tous les lieux de mémoire du camp de concentration de Natzweiler est une même volonté de préserver le souvenir du passé. Nous tous qui travaillons en ces lieux, que cela soit à Schömburg, au Struthof, à Leonberg, à Urbès, à Sandhofen ou à Vaihingen, nous nous colletons au passé comme à un matériau encore vivant, nous y plongeons les mains, nous en fouillons les archives, nous en tirons les fils, nous en exhumons les témoignages, nous en excavons les traces matérielles.

D'une certaine façon, nos vies de femmes et d'hommes contemporains sont des vies tournées vers le passé. C'est une forme d'obsession qui parfois étonne les gens qui y sont étrangers : « Pourquoi s'intéresser à ces vieilles histoires ? » « Et d'ailleurs, n'est-ce pas sinistre de travailler à longueur de temps sur la déportation, la déshumanisation, la torture, la mort ? ». Aux yeux de certaines personnes, il semblerait que la couleur cendre du crématoire nous colle à la peau, comme si nous véhiculions en nous-mêmes l'odeur nauséabonde d'un passé honteux, irregardable, et que, en étant ses porte-paroles, nous soyons à notre façon des pestiférés modernes.

La question qui m'a été le plus souvent posée depuis huit ans que je dirige le CERD, est la suivante : « Comment faites-vous pour supporter de travailler dans un ancien camp de concentration ? »

Cette question me fascine.

J'ai souvent eu envie de répondre à ceux qui me la posent : « Et vous, comment faites-vous pour vivre tranquillement dans un continent qui s'est livré à une débauche de totalitarismes ? Comment faites-vous pour supporter tranquillement qu'une partie de nos ancêtres ait liquidé 6 millions de leurs congénères sous prétexte qu'ils étaient juifs, roma, handicapés ? Comment vous débrouillez-vous avec cet héritage de la civilisation européenne ? » J'ai même envie d'ajouter, mais je ne le fais car ce serait injuste envers des personnes qui après tout ne sont mues que par leur bienveillance : « Comment faites-vous pour dormir sur vos deux oreilles alors que des milliers de réfugiés meurent en mer en voulant atteindre notre asile, et que les populismes grignotent un peu partout les droits chèrement acquis ? »

Ces questions, je me les pose aussi, peut-être plus souvent que d'autres, mais je n'ai pas plus qu'eux la réponse.

Je supporte très bien de travailler dans un ancien camp de concentration, car ce lieu n'est pas seulement un lieu du passé peuplé de fantômes. Bien sûr je connais son histoire, j'ai parlé avec certains des survivants, j'ai la conscience nette des crimes contre l'humanité qui y ont été perpétrés et de la logique de terreur qui guidait l'univers concentrationnaire.

Mais à mes yeux, nos lieux de mémoire sont avant tout des lieux très actuels, qui questionnent notre monde contemporain et notre avenir sur une réalité éternelle, intangible, invariable, qui nous concerne toutes et tous : notre qualité d'être humain.

Quand nous sommes à l'intérieur d'un ancien camp de concentration, certaines questions jaillissent immédiatement. Certaines sont classiques : « comment ont fait ces hommes pour tenir, et si j'avais

été à leur place, aurais-je survécu ? » D'autres sont plus rares, car plus troublantes : « aurais-je pu être du côté des bourreaux ? Comment des gens ordinaires en sont-ils arrivés là ? L'idéologie suffit-elle à fanatiser les esprits, ou faut-il des prédispositions particulières pour infliger la torture ? ». D'autres, enfin, s'adressent à notre société : « De telles formes de répression aveugle pourraient-elle se reproduire, sous une forme ou une autre, dans l'Europe d'aujourd'hui ? ».

J'ai la conviction que chacun de nos lieux de mémoire, même ceux où les traces matérielles sont désormais effacées, restent des phares allumés pour notre conscience humaine. Peu importe que la forêt ait repoussé, que les baraques aient été détruites, que des terrains de foot ou des écoles aient repris leurs droits sur les places d'appel et les ateliers d'armement. Le simple fait d'identifier le lieu, de montrer l'endroit, de préserver son périmètre, de lire les témoignages, revient à dresser un phare et à éclairer quelque chose d'important. Le phare éclaire pour alerter du danger.

Si nous n'y faisons rien, si nous ne nous engageons pas, la terreur peut ressurgir. Elle est déjà à l'œuvre, ne nous y trompons pas, sous la forme de l'antisémitisme et des mouvements néonazis qui resurgissent un peu partout dans l'Union européenne. C'est cela, bien plus que l'ambiance de nos anciens camps, qui est lugubre et mortifère.

Pour faire obstacle à la dérive, nos armes sont le savoir, la connaissance du passé, l'exemple des opposants au nazisme qui, dès 1933, ont vu le danger, l'exemple des résistants de toute l'Europe qui ont préféré risquer leur vie plutôt que de la vivre sous la servitude.

Leur courage, leur humanisme, leur foi en la liberté sont des valeurs qui ne se démodent pas, et que nous continuons, dans nos lieux de mémoire, à servir ardemment.

Frédérique Neau-Dufour